

JÉRÔME NOURISSON

JUSTIN SHARENDI
et les Héritiers de la Terre



Jérôme Nourisson

Justin Sharendi et les
Héritiers de la Terre

© Jérôme Nourisson, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-9411-5

Librinova”

www.librinova.com

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chère lectrice, cher lecteur,

Quelle joie de te revoir ici, aux portes du royaume, à l'aube de ta deuxième visite !

Étant donné les moments difficiles que nous autres, terriens, traversons depuis quelque temps, j'imagine aisément ton excitation à l'idée de refouler le sol de cet univers merveilleux.

Que je te comprends !

J'ai eu l'immense privilège de pouvoir m'y réfugier pendant ce que notre monde a appelé le « premier confinement ». Je t'avoue, d'ailleurs, qu'une grande partie de cette histoire a été écrite durant cette période tumultueuse, pendant laquelle la Terre avait semblé arrêter de tourner.

Bien qu'imaginaire, le Royaume suspendu m'a aidé à traverser cette tempête ; il m'a permis de garder la tête hors de l'ennui et de conserver un cap.

« Peu importe la mer lorsqu'on dispose d'une bouée et d'un phare », comme aurait pu résumer M. Manson, l'un des nouveaux personnages que vous allez découvrir.

Dans tous les cas, j'espère sincèrement que mon monde aura sur toi autant de bienfaits qu'il en a eu sur moi.

Bonne lecture.

J.N

PS: Si jamais tu peines à reconnaître les visages ou les lieux, un petit glossaire situé en fin d'ouvrage se fera un plaisir de dépoussiérer un peu ta mémoire.

Prologue : Sous le pygargue

Les yeux dans le vague et le geste maladroit, Alison Miller tentait, tant bien que mal, de calmer la rébellion de sa chevelure pour arranger son chignon réglementaire. Comme chaque matin depuis six mois, elle s'évertuait à adopter l'allure impeccable exigée par son nouvel emploi.

« Les gouvernantes doivent refléter le sérieux et la rigueur de leur travail », lui avait rabâché Mme Kellermann, l'intendante en chef qui devait la former en vue de son départ à la retraite après trente ans de bons et loyaux services.

Il faut avouer que le niveau d'exigence requis était proportionnel au faste des lieux. La Maison-Blanche était l'aboutissement ultime pour toute gouvernante qui se respectait ; servir personnellement le président des États-Unis, un rêve qu'Alison était pourtant en passe de concrétiser.

Alors qu'elle inspectait une dernière fois sa silhouette rebondie dans le miroir de sa chambre, un clapotis synthétique provenant de son téléphone portable lui annonça la réception d'un message.

« Mademoiselle Miller, en raison d'une réunion impromptue ce matin, vous êtes priée de vous présenter une demi-heure plus tôt pour le début de votre service. Cordialement, Roberta Kellermann. »

« La journée commence bien ! », soupira-t-elle en battant ses longs cils sur ses yeux exaspérés.

Trop encline à conserver une attitude irréprochable auprès de sa formatrice, Alison attrapa la première paire de chaussures qui lui tomba sous la main dans le placard de l'entrée. Elle avala sa contrariété au lieu des tartines de confiture prévues initialement et sauta au plus vite dans sa voiture en ignorant les gargouillis scandalisés de son estomac.

Trente minutes plus tard, elle valida son badge au portail de sécurité et subit la fouille corporelle obligatoire ainsi que la vérification d'usage du contenu de son sac à main. Même les agents travaillant là depuis longtemps devaient s'y soumettre. C'était le protocole.

Après un passage rapide au vestiaire pour déposer ses effets personnels, Alison se

dépêcha de gagner l'intendance où Mme Kellermann l'attendait déjà. Cette dernière l'accueillit chaleureusement, comme à son habitude, bien qu'une expression contrariée ternisse son visage.

— Bonjour, Mademoiselle Miller. Je vous remercie d'avoir fait si vite. Je suis navrée d'avoir dû vous bousculer de si bon matin, mais la situation l'exige vraiment. Monsieur le Président reçoit du monde en ce moment même, justifia-t-elle d'une voix tendue.

— Des personnes importantes ? interrogea Alison en plissant son uniforme légèrement froissé par le trajet.

L'intendante éluda sa question et lui demanda de bien vouloir la suivre aux cuisines pour l'aider à préparer deux chariots de restauration pour les invités.

Comme chaque jour, Mme Kellermann travaillait en gardant un œil attentif sur sa future remplaçante. Non pas qu'Alison ait des problèmes de compréhension ou qu'elle ne soit pas capable, bien au contraire. La jeune femme souffrait, en revanche, d'une maladresse chronique qui engendrait souvent casse ou salissures. Ce n'était pas une tare en soi, mais plus les hôtes étaient prestigieux et plus Alison se sentait scrutée dans ses gestes. Et au vu de la manière dont Mme Kellermann l'épiait ce matin-là, elle se doutait qu'il n'y avait pas n'importe qui dans la salle de réunion.

Les deux femmes quittèrent les cuisines et poussèrent leurs dessertes généreusement garnies dans un grondement sourd. Alison, qui avait à cœur de prendre plus d'initiatives, occupait la tête du convoi, naviguant gracieusement dans ce dédale de corridors. Ce fut lorsqu'elle tourna à droite après le salon Kennedy que Mme Kellermann rompit le silence :

— Par ici, je vous prie, ordonna-t-elle simplement en se dirigeant à l'opposé, reprenant naturellement les rênes à l'approche de leur destination.

— Nous n'allons pas à la salle de réunion ? s'étonna l'apprentie.

— Si, mais pas à celle que vous connaissez. Suivez-moi, s'il vous plaît.

Alison ne dit mot, interloquée par la réponse de sa formatrice.

Elle avait effectué la visite de tous les bâtiments lors de son arrivée, et s'il existait effectivement plusieurs salles de réunion, seule l'une d'entre elles était, à sa connaissance, utilisée pour la réception des grands de ce monde.

La jeune femme ne se formalisa pas et emboîta le pas à Mme Kellermann. Les deux gouvernantes s'engagèrent dans l'aile ouest, où elles ne croisèrent que des peintres s'affairant à retapisser un mur suite à des infiltrations d'eau derrière les appartements privés du président.

Mme Kellermann s'arrêta finalement devant la porte du bureau ovale, y inséra son passe et entra, Alison à sa suite. Cette dernière ne put s'empêcher de prendre quelques secondes pour admirer la pièce, qui était totalement déserte. Les occasions d'y pénétrer se faisaient rares et tout y était si somptueux... La décoration digne d'un magazine, le mobilier de maître, les tapisseries...

En parlant de tapisserie, Alison remarqua immédiatement l'absence du tapis rond représentant le sceau du président des États-Unis qui habitait le sol habituellement. Il s'agissait d'un magnifique ouvrage dépeignant un pygargue (un aigle à tête blanche) qui tenait dans ses serres une branche d'olivier et les flèches d'un arc. En lieu et place de celui-ci se trouvait une plateforme de métal circulaire, sur laquelle Mme Kellermann ne tarda pas à s'installer avec son chariot.

— Ne traînez pas, s'il vous plaît, Mademoiselle Miller. Monsieur le Président m'a expressément demandé que nous soyons là à dix heures précises. Il a été très clair.

Alison s'exécuta sans discuter et s'empressa de se placer, elle aussi, sur la plateforme. À sa grande stupéfaction, celle-ci se mit à vibrer et amorça une descente dans les entrailles du bâtiment.

Les deux femmes débarquèrent dans un labyrinthe de couloirs souterrains devant couvrir la superficie du quartier tout entier. L'atmosphère y était aseptisée. Seul le ronronnement de la climatisation venait rompre le silence impressionnant qui y régnait. Tout semblait artificiel, que ce soit l'odeur de l'air recyclé qui émanait des bouches de ventilation ou la lumière blanchâtre des néons qui couraient au plafond.

Alison arrêta son regard sur les imposants murs de béton, qui lui laissèrent supposer que ce sous-sol était bunkérisé. Mme Kellermann nota sa surprise, mais ne s'attarda pas à expliquer les choses.

Elle s'engouffra dans le couloir en poussant sa desserte, résolue à respecter le timing qui lui avait été donné. Alison lui emboîta le pas et la suivit pendant cinq bonnes minutes, tournant tantôt à droite, tantôt à gauche, sans qu'aucun élément de décoration ne vienne casser cet univers morne et ne puisse lui permettre de se repérer un tant soit peu.

La gouvernante en chef finit par stationner son chariot devant une double porte close et se décida enfin à adresser la parole à son apprentie, l'air soulagé :

— Bien, nous sommes à l'heure. Mademoiselle Miller, voici la *situation room*. C'est un endroit où les dossiers les plus secrets et les plus épineux de ce monde sont traités. Cette pièce est totalement hermétique. Rien ne peut en filtrer : ni les signaux de téléphone ni les systèmes d'écoute satellitaires...

Elle marqua une pause, avant de reprendre :

— Lorsque nous entrerons, ne posez pas de question. Vous proposerez restauration et boissons aux personnes présentes avec la correction et le professionnalisme qui leur sont dus. Pas un mot plus haut que l'autre, pas un regard de travers, rien. C'est entendu ?

Alison fut surprise de ce ton aussi autoritaire qu'inhabituel chez la sexagénaire ; elle était plutôt maternelle à son égard en temps normal.

« Qui peut bien se trouver dans cette pièce pour lui inspirer un tel stress ? », s'inquiéta-t-elle soudainement.

La réponse ne tarda pas à venir. Après que sa formatrice eut frappé, un homme massif aux allures de garde du corps entrebâilla la porte, puis l'ouvrit en grand une fois qu'il eut vérifié leur identité.

La salle dans laquelle elles pénétrèrent était aussi austère qu'une cave d'immeuble. Là encore, aucune lumière naturelle, des murs de béton nus et un ensemble de tables disposé en forme de carré pour seul mobilier.

Une majorité d'hommes et quelques femmes y étaient installés dans une atmosphère studieuse, les visages absorbés par la réunion en cours.

— Vous faites le tour par la droite et moi par la gauche, chuchota Mme Kellermann à Alison.

La jeune femme laissa la gouvernante en chef prendre quelques secondes d'avance pour observer sa façon d'aborder les hôtes du président, avant de s'avancer à son tour pour interpeller un homme corpulent qui lui tournait le dos.

L'apprentie eut du mal à masquer son effarement lorsqu'elle reconnut son vis-à-vis ; il s'agissait du président nord-coréen. Ce dernier était notoirement identifié comme instable, provocateur, et maintenait des relations aussi bonnes avec les États-

Unis qu'un chat l'aurait fait avec un berger allemand. L'homme se contenta de prendre une bouteille d'eau sur le chariot d'Alison sans même lui adresser un regard.

Bien qu'interpellée par sa présence ici, la jeune femme honora sa tâche en servant successivement une dizaine d'autres convives. Parmi eux, elle reconnut la chancelière allemande, le Premier ministre britannique, le roi d'Espagne, les présidents français, russe et italien... De temps à autre, elle jetait un coup d'œil en direction de la partie de table où évoluait Mme Kellermann et à laquelle étaient assis des dirigeants asiatiques et africains.

« La situation doit être grave, pensa-t-elle. Quelle raison peut bien amener tous ces chefs d'État à se réunir secrètement ? »

Alison fut tirée de ses rêveries par une femme à l'allure rigide qui se tenait debout au milieu de l'assemblée. Celle-ci la foudroya du regard derrière ses petites lunettes rectangulaires et la somma de bien vouloir se dépêcher de terminer son service. Mme Kellermann, qui avait déjà achevé le sien, lui faisait signe d'accélérer le mouvement depuis la porte d'entrée.

Alison s'empressa donc de reprendre sa besogne alors que pointait le retour de la conversation :

— Je suis désolé, mais je dois répondre par la négative, déclara le président américain à la femme qui menait les débats depuis le centre de la pièce.

Celle-ci lui adressa un regard courroucé. La lumière de la salle vacilla un instant, comme perturbée par l'électricité qui régnait dans l'air.

— Ne vous méprenez pas, continua-t-il. Nous accordons beaucoup de crédit à ce que vous nous rapportez, *Diane*. Mais je pense que mes homologues seront d'accord avec moi sur ce point : vos tours de passe-passe, bien que très impressionnants, ne suffisent pas. Nous ne nous engagerons pas tant que vous ne nous aurez pas fourni des preuves irréfutables.

Ce fut lorsqu'elle entendit le prénom de la femme que la maladresse d'Alison refit surface. Elle renversa une carafe de jus d'orange sur la table, arrosant copieusement un homme au costume de tweed marron. Au moment où les yeux de celui-ci croisèrent les siens, personne ne remarqua l'électrochoc que cela leur procura mutuellement.

L'apprentie fit mine de rien et se confondit en excuses devant l'agacement